



HAL
open science

Que faire des “ Lumières ” aujourd’hui ? Dialogue entre deux amis sur leurs accords et désaccords

Laurent Loty, Yves Citton

► To cite this version:

Laurent Loty, Yves Citton. Que faire des “ Lumières ” aujourd’hui ? Dialogue entre deux amis sur leurs accords et désaccords. Dix-Huitième Siècle, 2025, “ Déboulonner les Lumières ? ”, dossier dirigé par Flora Amann, Joël Castonguay-Bélanger, Anne-Claire Marpeau et Stéphanie Roza (57), pp.299-317. ⟨halshs-04825877v2⟩

HAL Id: halshs-04825877

<https://shs.hal.science/halshs-04825877v2>

Submitted on 28 Sep 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

QUE FAIRE DES « LUMIÈRES » AUJOURD'HUI ? DIALOGUE ENTRE DEUX AMIS SUR LEURS ACCORDS ET DÉSACCORDS

Prologue

Yves Citton & Laurent Loty – Nous sommes tous les deux passionnés par l'étude des Lumières et par une réflexion sur ce qu'elles peuvent ou non apporter aujourd'hui. Nous avons dirigé, en 2009, le numéro de *Dix-Huitième Siècle* sur « Individus et communautés à l'époque des Lumières », qui reprenait la forme polyphonique des renvois entre articles de l'*Encyclopédie*, et que nous avons introduit par un dialogue en forme d'entrées de dictionnaire, entrées parfois signées d'un seul nom, et parfois des deux. Or, dans le contexte d'une nouvelle forme de critique des Lumières, nous pourrions être placés dans des camps adverses. Nous connaissons plus ou moins nos convergences et nos divergences, mais nous voulons en savoir davantage sur nos deux points de vue. Nous espérons aussi, sans minimiser nos différences ou oppositions, parvenir à dépasser le manichéisme, et à déplacer les perspectives.

Quelques choix de méthode présideront à notre discussion : une analyse des mots-clés par lesquels nous appréhendons « les Lumières » ; un intérêt pour la diversité des auteurs et autrices du « siècle des Lumières », ce qui implique une discussion sur les enjeux de l'étude de textes canoniques ou méconnus ; une réflexion sur les processus qui nous font aller et venir du présent au passé, et du passé au présent ; une attention aux importations ou projections d'idées qui nous font interpréter et juger les textes d'un espace culturel depuis un autre lieu, pris dans une autre histoire, sans oublier l'importance d'un point de vue local et d'un point de vue global. Nous essaierons aussi de repérer les effets pervers de telle ou telle position, et de confronter nos diagnostics sur les priorités quant aux dangers présents, inquiétudes qui peuvent mener à « déboulonner » ou à « récupérer » tel ou tel

élément de ce qu'on appelle « les Lumières ». Nous chercherons aussi, lorsque cela nous paraîtra légitime, à déminer le débat sur le « déboulonnage des Lumières¹ ».

Projections dans le temps

LL — Admirer les Lumières revient souvent à projeter nos propres valeurs sur des auteurs ou le mouvement que l'on désigne ainsi. Les condamner suppose fréquemment un regard anachronique et un jugement simplificateur, voire manichéen. Faudrait-il substituer, à ce jugement moral ou politique, la neutralité d'un travail scientifique, qui se passerait de tout va-et-vient entre le passé et le présent ? Tâche illusoire.

Il me semble que si nous nous retrouvons à dialoguer, toi et moi, pour nous demander ce qu'il faut faire des Lumières aujourd'hui, c'est que nous sommes tous deux profondément soucieux que notre savoir sur le passé serve au présent, et prêts à prendre le risque d'associer savoir et jugement. Toute la question serait de trouver la meilleure voie pour accomplir cela en évitant des effets pervers, pour assumer notre responsabilité d'enseignant ou d'auteur sans nuire, pour éclairer sans aveugler, et faire si possible quelque bien à autrui.

L'une des méthodes les plus importantes à mes yeux consiste à réfléchir à la manière dont nous abordons le passé. L'historien Lucien Febvre a dénoncé le « péché des péchés – le péché entre tous irrémédiable, l'anachronisme² ». Mais il est une autre erreur qui consiste à croire en un discontinuisme historique, et une illusion qui revient à estimer qu'une enquête sur le passé peut échapper à des motivations présentes. La démarche la plus intéressante me semble la suivante : prendre conscience de l'origine présente de nos questionnements sur le passé ; puis tenter d'oublier notre présent pour saisir la relative altérité du passé ; enfin, emprunter un chemin qui va du passé au présent, pour

1. Notre dialogue originel a dû être réduit de moitié. Pour accéder à la version longue, complétant les entrées ci-dessous, et comportant les entrées « Minorités, nation et communautés, universalisme » et « Religion », voir la version 1 sur Archive ouverte HAL – SH : <https://shs.hal.science/halshs-04825877>.

2. Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au 16^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1988 [1942], p. 15.

comprendre dans quelle mesure notre présent hérite du passé, alors même qu'il en diffère. Autrement dit, plutôt que de projeter le présent sur le passé, tenter de comprendre comment le passé a eu des effets sur notre présent. Il s'agit d'un subtil va-et-vient du présent vers le passé, et vice versa, que j'appellerai de manière un peu provocatrice « anachronie », le préfixe grec « ana » signifiant de bas en haut, à rebours, à nouveau, mais aussi pêle-mêle. C'est la prise de conscience de ce processus inévitable d'anachronie qui permet d'éviter l'anachronisme. Il s'agit d'éclairer notre présent par un long cheminement, fait de bifurcations, d'impasses ou de croisements inattendus, qui mène du passé à notre présent. Et la meilleure des choses qui puisse surgir à l'arrivée est la découverte d'une nouvelle perspective, qui nous permette d'aborder différemment notre présent, et de proposer des pistes pour un futur qui s'écarterait des sentiers battus.

Cette démarche concerne l'idée même de « Lumières ». L'enquête sur la notion date de la génération qui a fondé les études dites dix-huitiémistes, et la présente revue. Jochen Schlobach a montré que l'expression « siècle des Lumières » ne s'impose qu'à partir de la fin des années 1950³. Jean Goulemot, un des plus lucides historiens des diverses « récupérations des Lumières » (du Parti communiste à l'extrême droite)⁴ m'avait raconté comment une partie de sa génération, née dans les années 1930, s'est tournée vers l'étude du 18^e siècle pour refonder des valeurs après la Seconde Guerre mondiale, et en quoi, frappée par la guerre d'Algérie, elle s'est aussi lancée dans un droit d'inventaire à l'égard de toute légitimation du colonialisme, y compris chez certains philosophes des Lumières. Autrement dit, le « siècle des Lumières » est une construction rétrospective, et le moment de cette construction

3. Jochen Schlobach, « Siècle des Lumières et Aufklärung : mots, métaphores et concepts », *Interfaces*, 4, 1993, p. 109-129.

4. Voir Jean Goulemot, « Propositions pour une réflexion sur l'épistémologie des recherches dix-huitiémistes », *Dix-Huitième Siècle*, 5, 1973, p. 67-80 ; « Vouloir ne plus être dix-huitiémiste... », *Revue de Synthèse*, 97-98, janvier-juin 1980, p. 37-52 ; *Adieu les philosophes. Que reste-t-il des Lumières ?*, Paris, Seuil, 2001. En écho, Jean Ehrard, « Que reste-t-il des Lumières ? », *Livret du Cercle Condorcet de Clermont-Ferrand*, 12, 2009.

relève déjà d'une recherche de valeurs, d'ailleurs non dénuée de tensions⁵.

On peut de même interroger l'expression « les Lumières ». Comme l'explique en 1968 un lumineux article de Jacques Roger⁶, avant « les lumières », au pluriel, s'opère un déplacement, cartésien, de « la lumière divine » vers « la lumière naturelle ». La métaphore des « lumières » au pluriel, employée dès le 18^e siècle, marque le passage de la lumière divine aux lumières humaines. Il s'agit d'une forme d'« humanisme » (le succès du mot est lui aussi postérieur à 1945), intégrant un projet de diffusion de ces lumières (voir l'*Encyclopédie*), un espoir de « progrès des lumières », d'ailleurs associé à l'inquiétude à l'égard de possibles régressions. Le pluriel suppose surtout une polyphonie. Beaucoup d'auteurs espèrent dans « les lumières », y compris des gens d'Église qui finiront par regretter, mais trop tard, la concurrence ainsi faite à l'Église. Le groupe que l'on nomme aujourd'hui « les Lumières », s'appelle alors « les Philosophes ». Il entre dans les institutions, ou même les ministères, dans la seconde moitié du siècle, et s'efforce alors d'éclairer les esprits et la monarchie.

Or, les auteurs concernés ne sont unifiés, autour de Voltaire ou de l'*Encyclopédie*, que par leur combat contre les antiphilosophes. La métaphore d'origine biblique favorise elle-même le manichéisme, précise Jacques Roger. L'étude de la diversité desdites Lumières est un moyen d'éviter ce manichéisme, de repérer des indifférents, ou des porosités entre les deux camps, et de conjuguer savoir et jugement en distinguant les œuvres. Le cas de Rousseau est à cet égard intéressant, pour lequel j'ai proposé, dans le *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes*, d'éditer un triptyque : sur les adversaires de Rousseau avant la Révolution,

5. Voir *Enquête sur la construction des Lumières*, dir. Franck Salaün et Jean-Pierre Schandeler, Ferney-Voltaire, Centre international d'études du 18^e siècle, 2018.

6. Jacques Roger, « La Lumière et les lumières », *Cahier de l'association internationale des études françaises*, XX, 1968, p. 167-179 ; voir aussi Roland Mortier, « Lumière et lumières, histoire d'une image et d'une idée », *Clartés et ombres du siècle des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 13-59.

sur ses adversaires de la Révolution à l'Empire, et sur... Rousseau antiphilosophe⁷.

Avant de se demander s'il faut déboulonner « les Lumières », il vaudrait mieux comprendre dans quelle mesure le bloc désigné par « les Lumières » a lui-même été boulonné non pas tant au 18^e siècle qu'après 1945, et en quoi certains des boulonneurs étaient conscients de l'hétérogénéité du socle sur lequel ils estimaient utile de visser quelques boulons.

Sur ce point de méthode, tu as toi-même, Yves, soutenu l'idée qu'il fallait *actualiser* les textes du passé⁸. Nous devrions nous accorder sur la pluralité des œuvres attribués à des « Lumières » qui n'ont rien de monolithique, et sur l'intérêt d'étudier ces textes du passé pour ce qu'ils nous permettent de penser aujourd'hui. Mais je pressens que là où je cherche à saisir le passé de notre présent qui en hérite, tu chercherais davantage à puiser librement dans le passé de quoi soutenir des combats présents. Est-ce que j'exagère nos différences ?

YC — Je souscris volontiers à tout ce que tu dis là. Pour moi aussi, la question du déboulonnage de Lumières érigées en statue est illusoire et piègeuse, parce qu'elle en fait un monolithe – comme le suggère l'anglais *the Enlightenment* – alors qu'il faut conserver la vertu pluraliste du pluriel français, qui parle *des* Lumières. Et comme toi aussi, je ressens le besoin de « tenter de comprendre comment le passé a eu des effets sur notre présent ». Et c'est là où quelque chose comme un geste de déboulonnage m'apparaît parfois nécessaire, non pas concernant « les Lumières » dans leur ensemble, mais certaines de leurs caractéristiques, dimensions ou conditions de possibilité. Une grande partie de ce que la tradition littéraire a identifié comme « le libertinage », illustré par des auteurs comme Crébillon fils ou Laclos, a contribué à coaguler une certaine forme de relation entre hommes et femmes qui m'a toujours semblé très malsaine, parce que basée sur des rapports de pouvoir et d'emprise. Laclos, qui a par ailleurs

7. *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, dir. Didier Masseur et coord. Laurent Loty, avec la coll. de Patrick Brasart et Jean-Noël Pascal, Paris, Champion, 2017, 2 vol.

8. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

écrit des textes très intéressants promouvant une certaine émancipation des femmes, n'est pas responsable des centaines de milliers de viols qui ont eu lieu en France depuis la publication de ses œuvres. Mais certaines de ses pages, de ses schèmes narratifs, des perspectives à travers lesquels ses récits nous font envisager l'existence humaine me paraissent nourrir la perpétuation d'attitudes que je trouve injustifiables. En ce sens, il me semble précieux de dépoussiérer – plutôt que déboulonner – le regard (majoritairement très masculiniste) qui a été tenu par la génération précédente sur le libertinage des Lumières. C'est ce que font par exemple Sarah Delale et ses co-autrices dans *Pour en finir avec la passion*⁹. Leur livre nous aide à comprendre comment les écritures du passé continuent à avoir des effets sur notre présent, en risquant de légitimer des attentes, stéréotypes et modes de domination qui ne sont pas le fait « des Lumières », mais qui ont traversé certaines œuvres des Lumières devenues canoniques, dont l'autorité peut continuer à informer notre présent si l'on ne cultive pas un geste (auto)critique envers eux. Et ce geste est précisément celui que faisaient au 18^e siècle bien des auteurs et autrices que nous aimons lorsqu'ils et elles se battaient contre certains « préjugés ».

Déboulonner et canoniser

YC — Avant d'être instituées comme « les Lumières » par les siècles ultérieurs, nous savons toi et moi que les pensées-écritures qui nous plaisent le plus au 18^e siècle ont passé leur temps non seulement à déboulonner les autorités, systèmes, dogmes antérieurs, mais tout autant à se déboulonner elles-mêmes. Je connais peu de critiques de la « modernité occidentale » aussi radicales et corrosives que celles portées, depuis le cœur des Lumières, par le *Supplément au voyage de Bougainville*, par le *Discours sur les origines de l'inégalité* ou par *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Le déboulonnage est toutefois différent de l'autocritique. On déboulonne une statue qui a été boulonnée par une certaine autorité pour être mise en visibilité au sein d'un espace public : parmi les milliards d'anonymes du passé qui n'ont pas laissé de trace, une statue élit une personne, une œuvre, une action censée être mémorable.

9. Sarah Delale, Élodie Pinel et Marie-Pierre Tachet, *Pour en finir avec la passion. Labus en littérature*, Paris, Éditions Amsterdam, 2023.

Quant à moi, je ne peux qu'être d'accord avec les déboulonneurs des statues de grands hommes blancs directement associés à la traite esclavagiste, aux massacres coloniaux, à l'apartheid ou à l'extractivisme. Prenons les deux cas de déboulonnage les plus célèbres de ces dernières années : la statue d'Edward Colston (1636-1721) célébrait un bienfaiteur de la ville de Bristol, dont les donations charitables avaient été financées par la traite esclavagiste ; la statue de Cecil John Rhodes (1853-1902), sur le campus de l'université de Cape Town, célébrait la générosité du colon anglais fondateur de la société minière De Beers enrichi par l'extraction de diamants. Chacun choisit son camp, mais dans la vision que je me fais de la justice, de la politique, de l'histoire et des liens entre le passé, le présent et l'avenir, ce ne sont pas ces figures-là que je souhaite ériger en exemple. J'imagine que nous sommes d'accord là-dessus.

Les questions plus délicates surgissent quand on opère deux déplacements à partir du déboulonnage de telles statues. D'abord, quand on passe au cas d'un Voltaire, dont les investissements semblent avoir été liés au commerce esclavagiste et dont certains propos ont de forts relents sexistes, antisémites ou racistes. Faut-il déboulonner une statue de Voltaire ? Personnellement, je pense que non, parce que la force (passée et présente) de ses écrits qui condamnent l'esclavage (« C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe ») ou les discriminations (Calas) me semble supérieure à ce qui, dans ces écrits, nous semble aujourd'hui malodorant.

Mais aussitôt que j'émetts ce jugement, je prends la précaution de l'ouvrir à une discussion possible : est-ce à moi (professeur blanc cis riche bac +40) de décréter qui doit avoir des statues dans nos espaces publics partagés ? Ma voix doit compter mais, en démocratie, elle ne doit pas *a priori* transformer mon statut majoritaire et privilégié en autorité. Discutons-en, avec toutes les personnes qui se sentent concernées par une telle question ! Je n'exclus pas du tout qu'un groupe de jeunes étudiantes racisées me convainquent qu'il serait parfaitement justifié de remplacer une statue de Voltaire par un monument dédié à la mémoire d'une communauté de femmes maronnes qui auraient inventé un mode de vie solidaire et émancipateur dans un quilombo brésilien.

Il me semble que la plus grande partie de ce qui est mis au compte des excès du « wokisme » tient en réalité à ce que les personnes actuellement en position d'autorité se crispent sur leur autorité (souvent légitime, parfois non), au lieu de se mettre à l'écoute de revendications (généralement légitimes, parfois non) qui se trouvent disqualifiées avant d'être écoutées. Les « dérives du wokisme », dont il me semble trop facile de dénoncer certaines absurdités évidentes, m'apparaissent comme une formation réactionnelle, dont la cause n'est pas tant à chercher dans l'impatience compréhensible des jeunes militants et militantes que dans les crispations dont font preuve des gens comme nous.

LL — Je t'interromps, si tu le veux bien, avant que tu passes au canon. Je partage ta remarque selon laquelle les Lumières ont elles-mêmes déboulonné bien des autorités, et j'apprécie comme toi un Diderot capable d'une sorte d'autocritique, qui ne mène d'ailleurs jamais à une aporie, mais à de nouvelles perspectives. J'approuve aussi comme toi le déboulonnage de certaines statues, ce qui n'a rien à voir avec le fait de censurer des textes. À noter comme limite au geste de déboulonnage ce qui est arrivé en Martinique à deux statues de Victor Schoelcher, qui a combattu l'esclavage jusqu'à obtenir son abolition en 1848, avant d'être élu député en Martinique et en Guadeloupe : on l'a accusé d'avoir cédé à la demande d'indemnisation des propriétaires d'esclaves, sans avoir obtenu d'indemnisation pour les esclaves, et le déboulonner consistait à célébrer les esclaves qui se sont révoltés, plutôt que « papa Schoelcher » qui leur aurait accordé la liberté. Je retiens ton argument consistant à réfléchir à qui doit en décider, selon le lieu. Mais je ne crois pas que tous les Martiniquais ont apprécié cet acte de vandalisme contre un grand militant abolitionniste. Il aurait mieux valu dénoncer ceux qui ont osé rétablir l'esclavage en 1802 après sa première abolition en 1793-1794.

Mes réserves maintenant : je partage les mêmes combats que toi, mais pas la manière de désigner mon statut en la matière. Les luttes contre le racisme et l'antisémitisme, le sexisme et l'homophobie, sont pour moi cruciales, autant que les combats pour la réduction des inégalités économiques, nationales et internationales, ou des inégalités en termes de participation à la démocratie. Mais je rejette franchement l'idée que je devrais être classé dans un

groupe majoritaire et privilégié, et catalogué dans un groupe racial ou d'orientation sexuelle. Nos réactions personnelles relèvent de sensibilités différentes, ou d'expériences de l'ordre de l'intime – ce qui invite au respect dû à chaque personne, voire à l'empathie. Mais des réactions personnelles peuvent aussi impliquer des discours, susceptibles de se scléroser en idéologie – d'autant plus problématiques qu'ils peuvent être contre-productifs. En fait, je ne raisonne pas en termes de minorité(s) ou de majorité, mais de singularités et de solidarité. Et je n'éprouve aucune mauvaise conscience quant à mon statut socioprofessionnel, ou à ce que seraient mes origines (j'aime à dire que nous avons tous pour ancêtres des hommes et des femmes préhistoriques, et je m'amuse souvent à me souvenir de mes cousins singes).

J'ai la conviction que l'auto-identification à un groupe dominant (ou dominé) n'est pas la bonne manière de lutter contre le racisme, le sexisme, et d'autres discriminations et inégalités, d'ailleurs toutes de natures très différentes. J'ai la chance de n'avoir jamais eu besoin d'être « éveillé » sur ces questions, ou peut-être cela s'est-il passé dans ma plus tendre enfance. Je crois aussi que l'expression d'une culpabilité en la matière est le plus souvent analogue à l'acceptation de l'idée de transmission du péché originel.

Pour ma part, en tant que personne qui a la chance de savoir parler et écrire, je me sens responsable de transmettre ce savoir et le relatif pouvoir qu'il donne, et je suis d'ailleurs irrésistiblement porté à cela. Peut-être partageons-nous cet élan, tout en tenant des discours qui pourraient faire croire, comme tu me l'as écrit avec humour, que nous pourrions ne pas être placés du même côté des barricades. À vrai dire, mon individualisme solidariste fait que je ne supporte pas non plus d'être classé *a priori* dans le groupe des « anti-wokistes ». J'ai démissionné très vite d'un groupe qui dénonçait le danger de l'importation du « décolonialisme » américain en France, parce que son dirigeant despotique reproduisait en miroir le manichéisme de ses ennemis, et semblait d'ailleurs indifférent à la question, quant à elle légitime, du « postcolonialisme », de l'analyse des effets du colonialisme.

YC — Ici aussi, je partage ta réticence envers les identifications « campistes ». Cela dit, même si je suis très tenté par ton

« individualisme solidariste », je trouve que raisonner en termes de majeur et de mineur, de majorités et de minorités, est essentiel pour nous situer et orienter sur les questions dont nous discutons ici. Il faudrait y revenir, mais pour l'instant, j'aimerais passer au deuxième déplacement qui rend ces questions de déboulonnage encore plus épineuses et qui apparaît lorsqu'on passe des statues aux livres. Nul ne songe à ériger en statue un personnage qu'il combat ou méprise : boulonner une statue implique qu'on souhaite la mettre en valeur. Par contraste, on peut vouloir publier et faire lire un livre qu'on trouve dangereux, pour le soumettre à une analyse qui permette d'ausculter – et si possible de déminer – ce qui le rend dangereux. Même si on réduisait Voltaire à quelques citations racistes, antisémites ou antiféministes, on pourrait juger utile de le (faire) lire ensemble – afin de déconstruire les biais idéologiques qui s'expriment à travers lui, afin de comprendre en quoi ils ont pu influencer ses millions de lecteurs et lectrices.

La question du déboulonnage se pose donc différemment à propos des livres : elle prend plutôt la forme du canon. De même que les places publiques ne sont pas en nombre infini, de même nos sociétés se sont toujours retrouvées autour de la réinterprétation de certains textes, récits et images dont la nature commune implique qu'elles sont en nombre limité. La constitution de ce canon est beaucoup plus complexe dans nos sociétés contemporaines qu'à l'époque de la scolastique médiévale. Mais nous connaissons certains de ses opérateurs : concours d'agrégation, programmes scolaires, plateformes médiatiques, etc.

Il me semble que nous pourrions partager quatre principes sur cette question du canon. 1°. Il est non seulement inévitable, mais souhaitable que nous nous retrouvions toutes et tous autour des interprétations (toujours un peu contradictoires entre elles) d'un nombre limité de textes communs constitutifs d'un canon. 2°. Ce canon s'est toujours modifié au fil des évolutions de ces débats interprétatifs et des problèmes sociaux rencontrés par chaque période historique, intégrant certains auteurs précédemment exclus, non sans en écarter d'autres pour leur faire de la place. 3°. Nous ne sommes pas en position de stricte égalité dans la composition de ce canon : toi et moi connaissons davantage de

textes du 18^e siècle que la plupart de nos contemporains, nous avons des titres universitaires qui nous mettent en position de contribuer à des choix éditoriaux ou à des programmes scolaires, ce que ne peut pas faire la militante antiraciste de terrain ; ici aussi, le plus important me semble d'ouvrir un dialogue, dont je suis intimement persuadé qu'il peut être pacifié dès lors que nous montrons que nos savoirs (toujours imparfaits) se mettent à l'écoute des impatiences légitimes et des savoirs de divers types développés par nos contemporaines. Enfin, 4^e. Nous vivons une période unique de l'histoire humaine (Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène) où les valeurs, les boussoles, les étalons hérités de l'expansion planétaire de la modernité occidentale doivent être drastiquement réévalués sous la menace de ses conséquences socio- et éco-cidaires : il ne s'agit pas de mettre à la poubelle l'ensemble des textes canoniques venus (en partie) des Lumières européennes, mais il me semble impératif de les passer au crible d'une autocritique ; et dans ce cadre, il me semble que les revendications provenant des populations minorisées par ces canons hérités (populations des Suds, femmes, LGBT+, personnes handicapées) doivent être prises en compte avec une attention particulière durant ce travail difficile mais indispensable de réévaluation. C'est cela qui me semble (devoir) se jouer dans les questions de déboulonnage et de canonisation. Cela veut donc dire, très pratiquement, d'accueillir les revendications « woke » dans nos discussions et de nous demander quelles proportions nous accordons, au sein des canons que nous imaginons, aux textes de Voltaire, Rousseau, Diderot, Françoise de Graffigny, Charles Tiphaigne, Isabelle de Charrière, Olaudah Equiano ou Ottobah Cugoano¹⁰.

LL — Je suis bien d'accord avec toi sur la différence à établir pour notre question entre les statues et les textes. Il ne faut surtout pas censurer les textes que nous désapprouvons. Il faut les étudier pour mieux en déceler les défauts, ou les ambivalences, qui peuvent nous éclairer à divers titres. Sur tes quatre principes, j'approuve l'utilité du canon comme lieu de partage culturel, et

10. Ottobah Cugoano, *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres, traduites de l'anglais* [1787], Paris, Royez, 1788 ; rééd. Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2009. Voir Yves Citton, *Altermodernités des Lumières*, Paris, Seuil, 2022.

de dialogue sur des interprétations variées ; je prends acte comme toi de l'évolution continuelle et utile dudit canon ; je m'interroge davantage sur l'importance à accorder au dialogue avec « la militante antiraciste de terrain », ou sur le caractère unique de notre période en tant qu'elle nécessite une réévaluation des valeurs héritées de « l'expansion planétaire de la modernité occidentale ». D'un côté, j'espère être à l'écoute d'une grande diversité de revendications (d'ailleurs pas seulement de celles qui sont reconnues aujourd'hui par ce qu'on appelle « la gauche ») ; d'un autre côté, je crois que le monde a connu d'autres périodes bouleversantes, que la « modernité occidentale » n'est pas monolithique, et n'est pas la seule à pratiquer l'impérialisme militaire, politique, économique ou idéologique.

Voltaire, modèle dans sa lutte contre l'intolérance, est exemplaire pour notre réflexion. *Candide ou l'optimisme*, œuvre canonique s'il en est, est un leurre qui empêche de savoir que son auteur a été le plus grand propagateur européen de l'*optimisme*, une doctrine théologique à l'origine de l'idée selon laquelle le marché fonctionne naturellement à l'optimum, et fondement d'un ordre économique-politique qui est celui du despotisme prétendument éclairé, peut-être la faille majeure de la plupart des philosophes des Lumières (heureusement critiquée par Diderot)¹¹. Son ironie à l'égard de tout dogme religieux inspire Koumouma, le « Voltaire africain », qui dépasse son maître en faisant la satire de tous les pouvoirs absolus en Afrique, du temps de l'occupation coloniale comme des indépendances¹². Il faut conserver Voltaire dans le canon, il faut que Koumouma y ait sa place.

Importations d'un espace culturel vers un autre

LL — Je souhaite que nous abordions une autre question de méthode. Dans les formes contemporaines de critique des « Lu-

11. Laurent Loty, « L'optimum : de la théologie aux sciences et aux fictions », *Études Épistémè*, 44, 2023 : <https://journals.openedition.org/episteme/17781>. Diderot, *Les Éleuthéromanes ou les Furieux de la liberté* (1772), dans *La Décade philosophique*, 1796.

12. Laurent Loty et Véronique Taquin, « Koumouma, un Voltaire africain ? Voltaire, un Koumouma européen ? », dans *Reading Communities : A Dialogical Approach to French and Francophone Literature*, éd. Oana Panaïté, Cambridge Scholars Publishing, 2016, p. 80-102.

mières », l'histoire mondiale du colonialisme, de l'esclavage et du racisme joue un rôle considérable. Le phénomène est amplifié par l'accélération d'une mondialisation multiséculaire, d'une forte intensité depuis la chute du Mur et l'émergence d'Internet. Le décentrement permis par la rencontre entre des points de vue d'espaces géographiques variés est passionnant. Il est d'ailleurs au cœur de nombreuses fictions des écrivains-philosophes du 18^e siècle. Mais la mondialisation peut avoir pour effet pervers d'assimiler des situations très différentes les unes des autres. Il nous faut trouver, selon nos objets d'étude, la bonne focale entre le local et le global. Il est essentiel de ne pas importer des manières de combattre les injustices qui ne conviennent pas à une situation géographique, et historique, toujours singulière.

Pour être incisif et me concentrer sur la France, nous assistons actuellement à une importation des États-Unis ou de l'Amérique latine d'idées « décoloniales » ou « intersectionnelles » qui ne sont pas adéquates aux combats qui peuvent être menés en France sur les effets du colonialisme, ou sur le racisme ou le sexisme. Une extrême gauche américaine, opposée à l'impérialisme de son propre pays, peut pratiquer inconsciemment une forme d'impérialisme culturel, ou contre-culturel, consistant à exporter des modes de combat peut-être nécessaires aux États-Unis, mais inappropriés à la situation française.

Malgré les incessants échanges culturels entre les États-Unis et la France, dont témoigne le retour en France de ladite *French theory*, l'histoire de la France a peu à voir avec celle des États-Unis, et les modalités états-uniennes de lutte contre les discriminations et les inégalités sont contre-productives en France. Si le racialisme est peut-être malheureusement une nécessité pour combattre le racisme aux États-Unis, il le renforce en France. Autre différence majeure : si les États-Unis se sont fondés sur le respect de toutes les religions minoritaires, la laïcité française est le résultat d'un long combat contre la toute-puissance d'une religion majoritaire.

Qu'en penses-tu, toi qui es un grand lecteur et diffuseur de textes américains, ce que je trouve passionnant, cependant que leur usage plaqué sur une autre réalité me paraît pour le moins délicat ?

YC — Tu analyses très bien un écueil auquel je n'étais pas vraiment sensible avant notre discussion. Le rapport aux religions, le rôle de l'État, les modes d'intellectualité qu'ont connus les sociétés françaises et états-uniennes au cours des cent dernières années sont très différents entre eux, et plaquer un vocabulaire ou une grille d'analyse *made in USA* sur les réalités françaises risque grandement de leur faire violence.

Universalisme

LL — Nos discussions passées sur l'importation des idées nous ont amenés à aborder les notions corrélées de minorités, de nation et de communautés. Sans que nous puissions développer ici nos accords et nos désaccords, j'ajoute quelques mots autour d'une notion encore plus générale qui découle de nos échanges.

Si nous divergeons sur la question des « minorités » ou ce qu'on appelle en France le « communautarisme » (c'est toi qui m'a appris que les *Communities* aux États-Unis peuvent être des vecteurs d'entraide bénéfiques), il semble que nous soyons d'accord pour refuser l'usage de la notion d'« universalisme » pour imposer des modes de vie dans tel ou tel pays.

L'acception contemporaine du terme (opposé à relativisme ou communautarisme) semble très récente. Le mot n'est pas dans le *Dictionnaire de l'Académie française* (8^e éd. de 1935). Les dictionnaires actuels le définissent comme la doctrine selon laquelle tous les hommes sont destinés au salut (1704 pour l'adjectif), puis comme une doctrine qui s'adresse à tous (le christianisme « religion universaliste », *Litttré*, 1872), sans oublier la doctrine selon laquelle la réalité est un tout dont dépendent tous ses éléments (début 20^e). Enfin, le *Trésor de la langue française* de 1994 suggère la concurrence entre christianisme et marxisme. L'acception contemporaine semble dater en France des années 1980, et ne se répandre largement qu'avec les polémiques du tournant des 20^e et 21^e siècles, symptôme de profonds bouleversements géopolitiques et idéologiques.

Il me semble en tout cas qu'il faut distinguer la défense d'un universalisme juridique à l'intérieur d'une nation, et la critique d'un universalisme comme volonté d'imposer un mode de vie à toutes les nations. La France coloniale s'est servie de

l'universalisme juridique de 1789 pour imposer un universalisme impérialiste. Condamner ce dernier n'est pas une raison pour régresser en abandonnant le premier.

Reste la question délicate d'un universalisme juridique international. La *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948 ne s'inscrit pas dans un espace politique comme la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Elle peut défendre des êtres humains dont la liberté et la vie sont menacées par des États. Elle peut être dévoyée par des volontés impérialistes, y compris contre des régimes démocratiques. Enfin, elle est contestée par la Chine ou par la « Déclaration des droits de l'homme en Islam » de 1990.

J'espère que nous aurons l'occasion de débattre un jour en profondeur à partir de ces trop brèves remarques.

Colonialisme(s)

YC — En attendant, en tant que dix-huitiémistes comme en tant qu'Européens blancs, il me semble que les débats autour de la colonisation et de ce qu'il en reste dans notre monde contemporain ne peuvent pas ne pas nous questionner, qu'on les mette sous la catégorie de la « colonialité », du « décolonial », du « wokisme », de la « blanchité » ou de quelque autre angle polémique. J'ai l'impression d'avoir grandi et travaillé dans une culture qui se livrait à une occultation systématique – quoique sans doute non intentionnelle – des liens étroits qui lient ensemble colonisation, Lumières, modernité et contemporanéité. Bien sûr, toi et moi admirions le regretté Marcel Dorigny, qui a consacré sa vie de chercheur à ces questions et qui a si longtemps dirigé la revue *Dix-huitième Siècle*. Des recherches de premier plan ont été menées sur ces objets, mais elles me semblent restées cantonnées dans des cercles de spécialistes et avoir été insuffisamment relayées, non seulement dans les débats publics mais aussi au sein des autres questions que nous nous posions à propos du 18^e siècle. Donc lorsque des jeunes gens, racisés ou pas, nous prennent à partie sur la colonialité avec un ton parfois accusatoire, je ne peux pas les blâmer, car je pense que sur le fond – sinon toujours dans la forme – ils et elles ont raison.

De quoi s'agit-il dans ces questions ? De montrer que nous n'avons pas fait le travail de critique demandé par les pensées des Lumières elles-mêmes, comme par celles et ceux qui en étaient les

victimes. Je crois que nos problèmes contemporains viennent en partie de la persistance parmi nous, Européens blancs, relativement riches, d'habitudes de pensée, d'angles morts, de pratiques, de principes, de modes d'organisation et de chaînes d'approvisionnement qui relèvent de ce que certains penseurs latino-américains ont appelé « colonialité » de nos pouvoirs et de nos savoirs. L'homomorphie entre colonialisme et extractivisme me paraît frappante. En tant que dix-huitiémiste, il est de mon devoir de contribuer à notre réflexion sur les moyens de repérer, neutraliser et transformer ce qui a pris forme en Europe entre 1600 et 1900 et qui continue à maltraiter et ravager des populations et des environnements proches et lointains.

Cela implique trois choses. D'abord, mener nos recherches dans des directions qui peuvent éclairer ces questions. Ensuite, nous mettre mieux à l'écoute de chercheurs et chercheuses, de philosophes, d'activistes, d'écrivains, d'artistes dont les voix ont été minorisées et rendues peu audibles parce qu'elles étaient identifiées à des minorités. Enfin, faire à ces voix la même « avance de confiance » que nous faisons à un Rousseau ou un Diderot : lorsqu'ils écrivent quelque chose qui ne nous plaît pas (ce que Rousseau dit des femmes dans l'*Émile*), nous devons apprendre à tenter de comprendre quelles bonnes raisons peuvent les pousser à dire des choses avec lesquelles nous sommes en désaccord.

Dernière remarque sur ces questions : critiquer la colonialité persistante des Lumières en nous n'implique nullement de rejeter les Lumières, ni de diaboliser l'Occident. Même si, en tant qu'Occidental, je suis forcément partial, je reste persuadé que nos sociétés ont aussi inventé des modes de pensée et de représentation, des droits et des technologies capables d'instituer des progrès réels et désirables au sein des populations humaines et autres qu'humaines qui cohabitent sur la planète. Ces aspects progressistes de notre modernité occidentale doivent être défendus et renforcés – pour être partagés aussi largement que possible, sans toutefois être imposés à qui n'en voudrait pas.

LL — Je souscris à ton admiration pour le travail de Marcel Dorigny, qui a lui-même diffusé des textes d'Yves Benot, et je me réjouis que l'« Association pour l'étude de la colonisation européenne (1750-1850) » (APECE) qu'ils ont présidée poursuive

son travail. C'est d'autant plus important qu'il s'agit, comme pour les travaux de Jean-Luc Bonniol sur le racisme colonial, d'une recherche de haute qualité scientifique dont la motivation éthique et politique évite des œillères militantes contre-productives. La dernière fois que j'ai vu Marcel Dorigny, c'était au colloque de l'APECE de 2020 sur « Race et sang dans les sources depuis le 17^e siècle : le cas de la France et de ses colonies », conclu par Jean-Luc Bonniol. Ce colloque a analysé les mécanismes qui mettent en place les hiérarchies raciales, mais s'est aussi inquiété d'une reconstruction de la catégorie de race, y compris du côté de l'antiracisme, comme l'explicitait le programme : « [...] une série de mouvements défendant un "racisme anti-raciste" ou un "racialisme" stratégique se développent, qui font de la race une arme (à double tranchant, peut-être) dans un combat politique pour l'émancipation et la reconnaissance. » Marcel Dorigny a d'ailleurs montré que l'esclavage est loin d'être l'apanage de ce que l'on appelle « l'Occident¹³ ».

Une enquête historique qui s'efforce d'aller du passé au présent peut découvrir qu'une partie des élites du 18^e siècle contribue à la justification de la colonisation, même sans esclavage. Mais elle aura du mal à imputer aux Lumières dans leur ensemble la responsabilité de la colonisation, d'autant qu'une partie des philosophes la dénonce avec une force inégalée.

En tout cas, je ne vois pas pourquoi j'accepterais, ni pourquoi tu accepterais, d'être assigné au groupe des « Européens blancs » responsables d'une quelconque « colonialité », alors que toi et moi nous sentons, selon les cas, solidaires ou adversaires de tel ou tel auteur des « Lumières », ou de telle ou telle personne de quelque continent et couleur de peau que ce soit. Je comprends que le terme de « racisé » a été inventé pour refuser l'idée d'une différence ontologique selon la « race », tout en prenant acte du rôle que l'assignation à une « race » peut jouer ; mais je trouve dangereux de considérer qu'une personne de telle ou telle variété de couleur de peau soit finalement assimilée à une personne « racisée ». Le moyen du combat contredit sa fin. Appuyons-nous

13. Marcel Dorigny et Bernard Gainot, *Atlas des esclavages. Traités, sociétés coloniales, abolitions, de l'Antiquité à nos jours*, cartographie par Fabrice le Goff, Paris, Autrement, 2006.

sur la possibilité d'une indifférence à la couleur de peau et à l'origine pour trouver les perspectives permettant de combattre des comportements ou des rapports de force nationaux ou internationaux aussi néfastes.

Épilogue

LL — Que retiendrons-nous de notre dialogue ? Essayons-nous à un épilogue à défaut de conclusions. Je me demande si notre conversation nous aura amenés, toi et moi, à modifier nos points de vue... Peut-être, grâce aux répliques de l'autre, à mieux repérer les effets d'un discours sur autrui, et à moduler nos positions. Ou à pressentir, c'est essentiel, leurs possibles effets pervers. Et qu'en sera-t-il de nos lectrices et lecteurs ?

YC — Sans leur retirer le plaisir ou l'irritation de prendre parti, nous pourrions au moins, convenir ensemble de ce qui nous importe.

LL — Topons-là. Pourquoi pas en repartant de mots-clés. Et je commence par un mot qui nous convient bien à tous les deux, *réflexivité* : il faudrait ne jamais pratiquer l'histoire et l'interprétation des « Lumières » sans passer par l'histoire de leur histoire et de leurs différentes interprétations, y compris les nôtres.

YC — Exigeant... Mais je souscris. Cette réflexivité, ancrons-la dans l'*indisciplinarité*, terme que j'ai pris chez toi. Nous avons besoin d'investigations rigoureuses, grâce aux sciences sociales, et d'interprétations autocritiques des discours issus de ces investigations, grâce aux études littéraires. Financer tout cela n'est pas un luxe de tour d'ivoire, mais une nécessité de survie.

LL — Je renchéris avec mon néologisme *méliorisme*, en écho à ton désir de dialoguer sur la notion de progrès. Retenons des « Lumières » non pas une croyance aveugle dans le « Progrès », mais l'espérance d'une amélioration, et notre souci d'y œuvrer. Dans le sillage des « Lumières », et si possible, en évitant leurs propres aveuglements.

YC — Cela ne pourra pas s'accomplir sans passer par ce qui sera, si tu le veux bien, notre dernier mot : *dialogue*. À mes yeux, le principal héritage des « Lumières », que nous avons essayé d'incarner par notre échange, c'est la mise en place de dispositifs multi-perspectivistes. Ils ne sont ni le propre de l'Europe, ni

du seul 18^e siècle. Je pense à des dispositifs qui permettent à des perspectives potentiellement incompatibles de « s'exprimer », mais aussi de « progresser » vers des prises en compte mutuelles – pour inventer des solutions négociées, pour éviter les polarisations et les escalades guerrières.

DD — Si vous permettez que je m'immisce dans votre conversation alors que vous avez évoqué mon nom, je vous proposerais bien, pour en finir, et même si ceci n'est pas une conclusion, mes impressions sur votre dialogue. C'est qu'il me revient à votre propos une phrase qui m'a échappé, un jour de mauvais temps, et qui est peut-être le résumé de toute mon œuvre et de mes efforts pour diffuser les lumières : « Cela n'est pas trop clair, mais cela s'éclaircira peut-être une autre fois. »

Yves CITTON
Université Paris 8 (Fabrique du littéraire, FabLitt)

Laurent LOTY
*CNRS (Centre d'étude de la langue et des littératures françaises,
CNRS-Sorbonne Université)*

TABLE DES MATIÈRES

Sophie AUDIDIÈRE <i>Éditorial</i>	3
Déboulonner les lumières ?	
Flora AMANN, Joël CASTONGUAY-BÉLANGER, Anne-Claire MARPEAU, Stéphanie ROZA <i>Introduction</i>	9
Lectures politiques et politisations des Lumières	
Flora CHAMPY <i>Déboulonner avec les Lumières ? Jean-Jacques Rousseau face aux nations néolibérales</i>	23
Loïc DECHAMBENOIT <i>Voltaire à la barre : histoire de l'argumentaire anti-voltairien, 1878-2023</i>	41
Flora AMANN <i>Faut-il déboulonner la statue de Condillac ? Un philosophe des Lumières vu depuis les études sur le handicap</i>	59
Les Lumières face à l'esclavage et au colonialisme	
Ariane REVEL <i>Déboulonner le roman pédagogique : esclavage et colonisation dans deux réécritures du Télémaque</i>	69
Adama OUATTARA-SANZ <i>Lumières, racisme et tradition radicale noire. Quarante ans après Le Code Noir ou le calvaire de Canaan de Louis Sala-Molins</i>	87

Benjamin STRAEHLI

« *S'imaginer qu'ils seraient un jour lus par des Noirs* » :
ce qui aurait manqué aux Lumières ? 103

Amélie ARISTELLE EKASSI

The Darker side of Enlightenment : *réflexions sur la réception
décoloniale des Lumières* 121

Rodrigo BRANDÃO

*Déboulonner les Lumières racistes ou débrouiller leur racisme ?
Remarques de critique philosophique et d'histoire de la philosophie* 135

Nadia HEBAZ

*Enseigner les Lumières à Tunis : un regard périphérique
sur une polémique française* 153

Déboulonner les Lumières au *non* du consentement 171

Laurence SIEUZAC

*L'ombre portée des Lumières. La mythologie libertine
au prisme du consentement* 171

Jennifer TAMAS

La Belle et la Bête de Villeneuve : une philosophie du consentement ?189

Révolution et droits de l'homme

Gabriel DARRIULAT

L'universalisme de Condorcet au prisme de la critique postcoloniale 207

Donatien COSTA

*Mettre en commun la terre, mettre en valeur les terres « incultes ».
Une histoire environnementale de la pensée politique de Babeuf* 225

Les Lumières dans la pensée française de la seconde moitié du 20^e siècle

Hugo MOSNERON Dupin

Levinas, l'Europe et les droits de l'homme 245

Pierre DUVAL

*Bourdieu, Kant et les Encyclopédistes : une sociologie critique émancipatrice
visant à la formation d'un intellectuel collectif* 263

Fabrice FLIPO
Le « tournant ontologique » contre les Lumières 281

Yves CITTON, Laurent Loty
*Que faire des « Lumières » aujourd'hui ? Dialogue entre
deux amis sur leurs accords et désaccords* 299

GRAND ENTRETIEN

Sophie AUDIDIÈRE, Guillaume FAROULT
Watteau-Fontenelle :
Entretien sur la pluralité des modes 321

II. VARIA

Leila CHEVALLEY
Sade est-il Jeanne ? Palingénésie auctoriale au féminin 339

Julie DOULEY
*La grâce, clé de la prison : les femmes et le pardon princier
dans les Pays-Bas autrichiens (1762-1794)* 357

Doriane DUPAU
Désirer poliment chez Marivaux et Crébillon fils 373

Dario GALVÃO
*Quand la philosophie rencontre la chasse : Condillac, Le Roy
et les origines de l'éthologie* 391

Oriane GUIZIOU-LAMOUR
Suzanne Giroust de Morency ou « Illyrine l'évaporée » :
de la confusion (auto)biographique au fantasme littéraire 411

Michel FOURNIER
*La sentence et l'écriture du sentiment esthétique
dans les Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* 427

François PIERRARD
*Un projet d'interdiction des loges maçonniques
dans les Pays-Bas autrichiens (1777)* 443

Gillian PINK, Zoe SCRETI <i>La « liste des classiques français » : un échange entre La Beaumelle et Voltaire (juin 1751)</i>	461
Henri PORTAL <i>« Si j'eusse eu de la poudre en abondance » Développement technologique et fantasmes de démesure chez l'abbé Prévost</i>	483
Luc RENAUT, Cécile Bournat-Quérat <i>Entre sang et peau, entre terre et mer : le tatouage en France et en Italie au 18^e siècle</i>	499
Nicolas RIEUCAU <i>Le projet inconnu de Condorcet d'une société politique internationale</i>	519
Laurent BOVE <i>Éditer les Écrits philosophiques et moraux de Luc de Clapiers de Vauvenargues (1715-1747)</i>	543
Jean-Michel RACAULT <i>Des « Œuvres complètes », vraiment ? L'impossible édition de Bernardin de Saint-Pierre, 1818-2014</i>	557
III. NOTES DE LECTURE	581
<i>Sous la direction de Philippe RABATÉ</i>	
<i>Index</i>	757
Par : Christian Albertan, Nicolas Brucker, Leila Chevalley, Michel Delon, Carl Déry, Carole Dornier, Colas Duflo, Wu Fei, Wei Fu , Aurélia Gaillard, Marilina Gianico, Jacques Guilhaumou, Maxime Ilou, Nicole Jacques-Lefèvre, Nadège Langbour, Gérard Laudin, Érik Leborgne, Dominique Lefebvre, Stefan Lemny, Hans-Jürgen Lüsebrink, Didier Masseur, Claude Michaud, Maëlle Pennégues, Francesco Piccardi, Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Bruno Rattini, Michèle Sajous D'Oria, Christophe Speroni, Ferenc Tóth, Charles Vincent, Catherine Volpilhac-Augier, Jean-Baptiste Vuillerod, Ziqian Xiao, Wang Yiqing	
<i>Résumés</i>	763
<i>Abstracts, translated by Laurent CHÂTEL</i>	781

DÉBOULONNER LES LUMIÈRES ?

Sous la direction de Flora Amann, Joël Castonguay-Belanger, Anne-Claire Marpeau et Stéphanie Roza

Après avoir été elles-mêmes iconoclastes et militantes, voici que les Lumières sont aujourd'hui l'objet d'une demande de désacralisation, de déconstruction, voire de décolonisation. L'appel se fait de plus en plus pressant et ni la recherche ni l'enseignement dix-huitiémistes n'y échappent. Comment penser ce moment critique qui, ces dernières années, semble transposer dans le domaine de l'histoire intellectuelle certaines controverses et les discussions polarisantes qui animent le champ politique, académique et culturel ? Si les Lumières n'en sont pas à leur premier procès, y a-t-il une spécificité au moment actuel ? Guidé par la volonté de faire dialoguer les thématiques, les perspectives et les points de vue parfois opposés, ce dossier propose une analyse des enjeux soulevés par ces questions. Entre déconstruction et réappropriation, il invite à repenser les Lumières non comme un monument intouchable, mais comme un corpus vivant, susceptible d'être lu et interprété à la lumière des débats contemporains.



GRAND ENTRETIEN

Watteau-Fontenelle : Entretien sur la pluralité des modes

© Louis Crépy d'après Jean Antoine Watteau, *Autoportrait*, v. 1727, 0,20 x 0,15 burin et eau-forte, BnF Richelieu - Estampes et photographie
Bernard Picart d'après Hyacinthe Rigaud, *Portrait de Bernard de Fontenelle*, 1727, burin, frontispice pour Bernard de Fontenelle, *Oeuvres diverses de M. de Fontenelle...*, Amsterdam, Gosse et Neaulme, 1728, t. 1, Paris, BnF, département des Estampes et de la Photographie

VARIA

L. Chevalley examine la difficile signature de la tragédie *Jeanne* par un Sade au féminin ; J. Douley ouvre les dossiers de grâce des femmes au Pays-Bas autrichiens ; D. Dupau explore les limites de la bienséance chez Marivaux et Crébillon Fils ; M. Fournier s'attarde sur l'écriture par sentence de Du Bos ; D. Galvão voit la rencontre de la philosophie et de la chasse chez Le Roy et Condillac ; O. Guiziou-Lamour suit les sulfureuses figures bibliographiques de la romancière Giroust de Morency ; F. Pierrard explique l'ambivalence impériale face aux loges maçonniques dans les Pays-Bas autrichiens ; G. Pink et Z. Screti éditent les échanges doux-amers de La Beaumelle et Voltaire sur les classiques français ; H. Portal renvoie la poudre des armes à feu aux obscurités de la psyché humaine chez Prévost ; L. Renaut et C. Bournat-Quérat démontrent la présence d'un répertoire de tatouages en France et en Italie ; N. Rieucourt déploie le projet de Condorcet d'une société politique internationale. Deux éditions d'œuvres complètes sont mises à l'honneur, celles de Bernardin de Saint-Pierre par J.-M. Racault et de Vauvenargues par L. Bove.

NOTES DE LECTURES

Plus de 100 ouvrages recensés.

ISBN 9791092328264



CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

ISBN : 979-10-92328-26-4
Prix TTC : 49 €

Déboulonner les Lumières ?

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

n° 57 | 2025

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

n° 57 | 2025



Déboulonner les Lumières ?

sf
seds